



[Vol. 22, No. 2 \(juillet 1994\)](#)

---

## **Savoir ancien, savoir moderne : L'alliance parfaite**

*par Tom Roach à Nairobi*

Le soleil ne s'est pas encore levé sur le nord du Maghreb que Shala est déjà sortie de la maison familiale. Elle aime marcher au petit matin à travers champs jusqu'aux jardins de la famille. À plus de 70 ans, elle se souvient de l'époque où c'était elle qui suivait sa grand-mère, exactement comme la plus jeune de ses petites-filles marche aujourd'hui derrière elle. Elles écoutent le chant des oiseaux tout en admirant la rosée qui scintille sur les rangées de légumes. Mais elles se demandent aussi pourquoi de moins en moins de jardins sont cultivés.

En face d'elles, un petit talus marque la limite entre les cultures et les broussailles qui s'étendent jusqu'aux montagnes plus au sud. Le soleil monte et la journée se réchauffe quand Shala et sa petite-fille réorientent le cours du ruisseau qui prend sa source au pied du talus pour qu'il arrose leurs petits jardins. Pour cela, Shala utilise un système de collecte et de distribution de l'eau conçu par les Romains il y a deux mille ans et connu sous le nom de « puits horizontaux ». Hélas, si les compétences requises pour les aménager se sont transmises de bouche à oreille, aujourd'hui, la main-d'oeuvre n'est plus là pour entretenir et exploiter les puits.

Cet exemple, parmi tant d'autres, illustre les discussions d'une trentaine de spécialistes que le Bureau régional du CRDI pour l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient a récemment réunis dans un atelier sur le savoir indigène. La réunion du Caire a surtout porté sur l'étude du rôle que peut jouer ce type de savoir dans l'aménagement des ressources des régions arides et semi-arides. L'atelier a montré à quel point les systèmes traditionnels d'aménagement des terres fondés sur le savoir local peuvent être complexes et dynamiques.

Les participants ont relevé des cas où le savoir ancien se perd, puis constaté, par exemple, que la dégradation des terres et la désertification sont attribuables à l'introduction de systèmes agricoles qui perturbent les sols. Ils ont aussi décrit la nouvelle gestion des troupeaux mise en place pour faire face aux contraintes qu'imposent à la migration des troupeaux les nouveaux établissements humains, la croissance démographique et l'augmentation du nombre de bêtes. Mais les chercheurs ont également échangé sur l'acquisition de nouvelles connaissances pour affronter les changements du milieu de vie. Dans leurs recommandations, ils ont donc proposé aux administrateurs qui élaborent et mettent en application des politiques de tenir compte du savoir indigène; sa préservation doit devenir, recommandent-ils, une priorité des décideurs.

### **LA CAPACITÉ LIMITE**

Selon Mohammed El Kassas, reconnu comme père du mouvement environnemental égyptien, lorsque les activités humaines vont au-delà de ce que la terre peut naturellement supporter, une variété de processus « déclencheurs » interviennent et provoquent la dégradation des sols et la désertification. Il ajoute que la plupart des terres sèches sont caractérisées par un niveau de précipitations faible et variable et par des sols

fragiles.

Pour contenir l'avancée du désert, il faut faire intervenir simultanément une panoplie de mesures juridiques, financières, techniques et politiques qui forment la base du développement durable des ressources terrestres et aquatiques dans les régions touchées. Il est donc capital que les détenteurs du savoir indigène participent pleinement aux décisions prises sur la gestion des ressources dont ils sont tributaires. C'est pourquoi les participants à l'atelier du Caire ont recommandé qu'analystes et décideurs tiennent compte de ce savoir quand ils planifient et mettent en oeuvre des projets de développement.

Pressé d'assurer le plus vite possible le développement des pays du tiers-monde, on dénigre, on ignore même, trop souvent, le savoir traditionnel. Donald Cole, de l'Université américaine du Caire, souligne que le pastoralisme nomade s'est développé comme un système de production, spécialisé et judicieux, après l'apparition au Moyen-Orient de l'agriculture irriguée. Un tel système représente un bon exemple de développement d'un savoir indigène face à une série de conditions environnementales précises. Il démontre aussi que l'incorporation de ce savoir par la science moderne est devenue une réalité, même si on continue de passer outre.

Une caractéristique majeure des systèmes de gestion indigènes réside dans la cohérence dont font preuve les populations locales dans leur perception et leur compréhension des interactions entre les différents éléments de leur milieu de vie. Les communautés locales sont ainsi capables de s'adapter aux conditions climatiques changeantes.

L'atelier a reconnu que les collectivités pastorales et agropastorales traditionnelles avaient des rôles sociaux et économiques complexes à jouer dans leurs régions. Ces communautés offrent en effet de nombreuses solutions durables aux problèmes de la dégradation et de la désertification des terres semi-arides. Étant donné les promesses qu'elles renferment et leur valeur socio-économique, ces techniques de gestion des terres sèches devront être préservées et même enrichies.

## **CHAMPS ET TROUPEAUX, VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME**

Abdel Ghaffar El Ahmed, anthropologue soudanais, affirme que « l'une des qualités du savoir indigène est sa capacité d'articuler les sols et la végétation qu'ils produisent de telle manière que ces deux éléments font l'objet d'une manipulation globale dans la production vivrière ». Mais il faut comprendre, poursuit-il, que l'agriculture et le pastoralisme africains constituent une série de variations sur les thèmes et les processus de la nature. La connaissance des modèles écologiques donne à ceux qui exploitent les ressources la souplesse voulue pour orienter celles-ci dans le sens qui leur convient. « Les pays africains, ajoute l'anthropologue, devront revoir l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, bâtissant dorénavant leur avenir sur la science et sur la culture ».

Raphael Ndiaye, chercheur rattaché à une ONG de Dakar, apporte un nouvel éclairage sur l'importance du savoir indigène dans la vie des populations africaines. Il estime que « tous ceux qui sont impliqués dans le développement devront passer de la simple participation au véritable partenariat ». Le savoir indigène est un élément majeur de la préservation de l'identité individuelle aussi bien que de la sauvegarde d'une nation distincte, car « un peuple sans mémoire ne constitue pas une nation ». Ndiaye suggère de développer des stratégies de communication qui rendent possible le libre échange de l'information. « Les messages doivent également circuler dans les deux sens entre les populations locales et les scientifiques », ajoute-t-il.

Il faut toutefois se souvenir que le savoir indigène est la propriété de ses détenteurs et de ses usagers. Qu'est-ce que cela signifie? Que si les scientifiques travaillent de concert avec les collectivités à la collecte des données de recherche, il revient néanmoins à ces populations de décider de quelle façon cette information sera utilisée et à qui elle sera transmise. Cette question a provoqué de longues discussions lors de l'atelier. Les participants avaient nettement l'impression que le savoir indigène était, en général, lié à une communauté et que son transfert représentait un processus assez complexe.

## **LES PIEDS BIEN SUR TERRE**

Les discussions de l'atelier ont fait ressortir la nécessité d'améliorer le savoir indigène de façon, justement, à enrichir les connaissances modernes. Les intervenants devront, à l'avenir, apprécier à leur juste valeur la cohérence et la souplesse des systèmes de savoir indigène. Ndiaye a rappelé aux participants que « l'on ne doit pas oublier que la personne qui travaille, et vit ou meurt à la suite des résultats de la recherche en développement, est justement celle qui est sur le terrain. »

« Le chercheur, l'agent de développement et l'écologiste sont certes tous confrontés à la complexité des problèmes. Mais chacun d'eux, tout comme le paysan, doit avoir les pieds bien plantés dans le sol. » Le savoir indigène, quand il s'attaque à la désertification, déploie tout un éventail d'expériences accumulées par les collectivités locales: techniques d'exploitation et d'aménagement des richesses naturelles, dispositions institutionnelles et organisationnelles, croyances et valeurs.

Tant de compétences peuvent certainement être enrichies en y incorporant des connaissances scientifiques contemporaines: le défi consiste donc à trouver le bon dosage entre les savoirs traditionnel et moderne. Des recherches peuvent établir la meilleure recette pour y parvenir, en examinant par exemple comment des communautés locales intègrent les innovations dans leurs systèmes indigènes. Bref, l'atelier du Caire recommande que l'on tienne compte de tous les volets (culturels, moraux, spirituels et institutionnels) qui se rattachent au savoir indigène au moment de la conception des recherches et au cours des interventions qui en découlent.

---

Les lecteurs peuvent reproduire les articles et les photographies du *CRDI Explore* à la condition de mentionner les auteurs et la source.

ISSN 0315-9981. Le *CRDI Explore* est répertorié dans le Canadian Magazine Index.

- [Comment s'abonner](#)
- [De retour au Magazine \*CRDI Explore\*](#)
- [De retour au site du CRDI](#)

Copyright © Centre de recherches pour le développement international, Ottawa, Canada  
Faites parvenir vos commentaires à la [rédaction d'Explore](#).